

# LES JEUNES ANNEES du CINEMA à AMIENS (1900 - 1930)

Hervé CULTRU

*Quand le cinéma naît en 1895, on pense qu'il ne présente qu'un intérêt expérimental, qu'il ne peut être utilisé qu'à des fins scientifiques. En l'espace de 30 ans il devient pourtant un phénomène économique et social. Le temps du muet met vite un terme aux projections strictement individuelles et invente tous les procédés narratifs... et commerciaux. A Amiens comme ailleurs, l'évolution se fait en deux étapes au cours de ces années d'enfance. Le cinématographe doit d'abord conquérir son public ; l'enthousiasme populaire acquis, la première guerre mondiale marque une coupure et les "années folles" lui donnent son visage définitif.*

## I) DE VIGOUREUX PREMIERS PAS (1895 - 1918)

Au commencement, on trouve la baraque foraine. En juillet 1902, le Grand Palais des Cinématographes Electriques, installé dans un pavillon de la Foire d'Amiens, boulevard Saint-Charles, en face de l'hospice, invite la foule à venir voir la "nouvelle invention américaine" (sic), un appareil "monstre... (qui) donne un résultat splendide et des plus satisfaisants". Cette première époque met l'accent sur la curiosité technique, plus que sur le contenu des films.

A partir de 1905 les choses changent. Des compagnies itinérantes munies de matériels perfectionnés attendent le spectateur en toutes saisons - plus volontiers au moment des fêtes - dans un cadre agréable, qu'elles louent à cet effet. Cabarets et Cirque municipal sont mis à contribution. Le Splendid Cinema est représentatif de cette manière plus conviviale. Pour le prix modique d'un franc, le public applaudit aussi *The Evening Star Cinema*, *The American Mondial Cinema*, et autres en-

treprises s'affublant d'un titre américain, tant l'univers anglo-saxon fascine alors, comme dans le sport, servant d'argument commercial.

De 1907 à 1914 les choses s'accélérent. Le cinéma entre dans les moeurs et prend sa couleur "contemporaine", au carrefour de la technologie industrielle et de l'exploitation commerciale, du raffinement artistique et de l'émotion primaire. Cinq grands établissements en dur ouvrent leurs portes dans la capitale picarde, en premier lieu un *Cinema Pathé*, filiale de la grande société parisienne, dont l'inauguration est ainsi célébrée par la presse locale :

*"L'attention du public, mise en éveil par une multitude d'affiches originales qui couvrent les murs de la ville, ne sera pas déçue samedi soir. Le cinématographe Pathé, nous dit-on, mérite bien sa grande réputation universelle, étant le seul qui ne tremblote pas et donne l'illusion exacte de la vie réelle. (...) Durant deux heures et demie défilent sur l'écran les plus grands succès parisiens parus ces temps derniers. Ajoutons*

*que ce spectacle sera donné tous les soirs à la salle Omnia qui devient, à dater de ce jour, théâtre du cinéma Pathé absolument transformé. Les gens y trouveront un décor coquet et confortable et les représentations à vingt heures quarante cinq chaque soir, et à quinze heures en matinée les jeudis, dimanches et fêtes, attireront une foule considérable. En outre, chaque dimanche, il y aura au Cirque, avec le même spectacle qu'à la salle Omnia, deux grandes représentations en matinée et en soirée, à partir du dimanche 29 septembre. Le prix des places reste à la portée de tous : cinquante centimes, un franc, un franc et cinquante centimes, deux francs. Demi-tarif pour les enfants" (*Le Progrès de la Somme*, 27 septembre 1907).*

Ces prévisions ne sont pas démenties. Dès les premiers mois d'exploitation, l'Omnia doit à plusieurs reprises refuser des spectateurs et, en 1912, la salle est améliorée : une large porte de sortie, indiquée par une lanterne toujours allumée, permet une circulation plus rapide et l'établissement est enfin doté de latrines dignes de ce nom.

Le précurseur est bientôt imité. Sont créés à Amiens le *Ciné-Opéra Mondial*, en avril 1908, situé place Longueville ; l'*American Cosmograph*, en octobre 1908, à l'emplacement du défunt Théâtre du Petit Poucet, rue Delambre, rebaptisé ensuite *Magic Cinema* ; le *Cinema Palace*, en décembre 1913, dans la rue Alphonse Leuiller, qui innove en donnant des représentations permanentes tous les jours, de quinze heures à minuit (à partir de quatorze heures les dimanches et jours de fêtes) ; l'*Excelsior*, installé rue de Noyon, représentant la maison Gaumont.

Alléchés par la promesse de bénéfices faciles, des investisseurs achètent écran (un drap peut faire l'affaire ...) et projecteur, louent des bandes usagées. Nombre se lancent dans l'aventure, mais, choisissant, pour des raisons de coût, de s'implanter dans les quartiers périphériques et les faubourgs, ils ne déplacent finalement qu'une clientèle restreinte. Ce sont les *Cinéma Nivel*, du faubourg Saint-Pierre, *Cinéma de la Citadelle*, *Cinéma de l'avenue du général Foy*, *Cinéma de Saint-Maurice* et autres *Théâtre Cinéma National*. La liste n'est pas exhaustive et l'on peut se demander si tous ces établissements se consacrent exclusivement à l'art des frères Lumières. Certains, comme l'*Excelsior*, sont d'abord des débits de boissons où, à l'heure des séances, on range les tables et l'on dispose judicieusement les banquettes. Cependant le remarquable succès du cinéma ne peut faire de doute. Combinant les ressources du théâtre et de la musique - toute projection est accompagnée par un orchestre ou au moins par un pianiste -, il se renouvelle sans cesse, comme le suggèrent des slogans accrocheurs : "*Du nouveau et du beau font la force du cinéma Pathé Frères*".

Changeant chaque semaine, les programmes proposés dans les



## THÉÂTRE DU PETIT POUCKET

Passage du Logis-du-Roi

Dimanche 25 Décembre

1<sup>re</sup> Partie à 3 h. 1/2. — 2<sup>e</sup> Partie à 5 h. 1/2.

Aux deux représentations

**La Naissance de Jésus-Christ**, tragédie en 6 tableaux.

3<sup>e</sup> Partie à 7 h. 1/2

**Le Courrier de Lyon ou l'Attaque de la Malle-Poste**, grand drame en sept actes.

Les trois représentations seront suivies par Lafleur, Fantoche, cinématographe et Projections et terminées par une Tombola de jouets offerts par l'Arbre de Noël installé dans la salle.

Jeudi à 3 heures. **MATINÉE**

établissements sédentaires, ceux d'après 1907, peuvent être classés en deux catégories. Le public et les exploitants font d'abord leurs choux gras d'ensembles de vues hétéroclites, héritières directes de *l'arrivée d'un train en gare de la Ciotat*. Le spectacle idéal, qui occupe deux à trois heures, durée du passage de dix sept films d'alors en moyenne, est une douche écossaise : il se doit d'être à la fois féérique, émouvant, amusant et instructif. On relève ainsi les titres les plus variés, des scènes dramatiques, *La lutte pour la vie*, *Les Forbans*, *Le Roman d'un nettes (picardes)*.

A l'ombre du "Logis du Roy", le théâtre du Petit Poucet, ajoute le spectacle de marionnettes (picardes).

malheureux, *Mère de condamné...*) ; des scènes comiques (*C'est papa qui prend la purge, Cache-toi dans la malle, Les choix d'une bonne, J'ai un haneton dans le pantalon...*) ; des fantaisies colorées à la main, image par image (*Peau d'âne, les Oeufs merveilleux...*) ; des vues documentaires (*Vie aux Indes, Les Gorges d'Elkantara, une excursion aux Grottes du Loup...*) ; des vues accompagnées du "Chromographe-Photo-Théâtre" qui restituent avec le son des pièces de music-hall, chansons de Paulin, de Mayol etc. ; et des actualités.

Le *Pathé Journal*, montré à l'Omnia, est ainsi le premier au monde, en 1908, à raconter des nouvelles sur la pellicule. Son prix de location - succès oblige - est supérieur à celui des bandes ordinaires : quarante centimes le mètre au lieu de vingt cinq. Les spectateurs sont naturellement très friands de faits divers. Le cinéma répond à la demande et ne tarde pas à jouer, comme avant lui la presse écrite, sur le goût du morbide. Le 17 janvier 1909, l'Omnia et le Casino d'Amiens, qui s'est mis également à la nouvelle industrie, offrent en matinée et en soirée *La Catastrophe de Sicile*, "grande actualité authentique et inédite" (tremblement de terre de Messine). On y refuse du monde...

S'il cherche à éveiller des sentiments multiples, assumant là un rôle dévolu à l'expression artistique, le cinéma du début du siècle vit, contrairement aux disciplines classiques, sous le régime de l'anonymat le plus strict. Dans le meilleur des cas, la teneur, la composition des programmes est indiquée, mais on ne fournit jamais le nom de l'auteur. L'identité des acteurs reste également un mystère. Parfois, le journal dévoile que telle pièce est interprétée par des "vedettes parisiennes", des gens venus tout droit des planches, dont les prestations cinématographiques n'ajoutent rien à la réputation.

On relève de temps à autre un nom devenu célèbre, tel celui de Max Linder "des Variétés". Il y a là une sobriété de forme, très éloignée du *star system* qui ne se développe vraiment que dans les années 20.

Pour l'heure, à partir de 1911, on assiste tout de même à une révolution : le cinématographe se tourne vers l'immense répertoire théâtral, où il puise une grande partie de ses sujets. Il adapte aussi des romans populaires, à l'intrigue simple, qui paraissent écrits tout exprès pour la caméra. Bientôt le long métrage voit le jour, complété, en cours de séance, par quelques saynettes de facture "ancienne". Dans la presse, les oeuvres nouvelles font l'objet d'une analyse détaillée, dans laquelle on cite les acteurs, ce qui est instructif. En janvier 1912, on peut ainsi lire que : "par traité spécial, le cinéma Pathé donnera l'immense succès parisien, le *Roman d'une pauvre fille*, grand drame sensationnel, d'une durée d'une heure et demie, joué par Mr Castellan. Ce roman peut et doit être vu par tout le monde, car il prémunit la jeunesse contre le mirage trompeur des grandes villes, contre les séductions de la vie luxueuse et les plaisirs faciles. C'est une oeuvre de grande moralité que toutes les mères de famille doivent faire voir à leurs enfants. Les situations poignantes qui s'y rencontrent font couler bien des larmes. La principale héroïne, Louise, est représentée par Berthe Bovy, l'excellente artiste qui a déjà été si souvent applaudie par le public amiénois. Ce roman sera accompagné par des nouveautés

Pathé, entre autres : *Le Réveil d'un coeur, Le Noël de maman, Rigadin rêve de la vie de famille, Baignade de chevaux dans l'aube, La nuit de noces de Rosalie, Madame Moche est jalouse, etc., etc.*"

On annonce avec autant de détails la sortie de *Camille Desmoulins*, "grand drame patriotique", de *La Porteuse de pain*, "grande attraction populaire", de *Germinal*... Avec des réalisations importantes, la critique cinématographique fait ses premières armes, sur un ton bienveillant. Mais bientôt des voix hostiles se font entendre : une élite intellectuelle, attachée à la culture classique, n'a que mépris pour le septième art, limité au muet et au noir et blanc, qui ne serait qu'un indigne succédané du théâtre. Le *Progrès de la Somme* se fait ainsi, en décembre 1907, l'écho des notables des sociétés de lettres :

"Pauvre Gugusse ! Pauvre Monsieur Clown ! Le cirque se meurt, le cirque est mort. Mais le cinématographe est bien vivant. Il règne partout. Auteurs, photographes, peintres, acteurs, tout le monde est à son service : il paie généreusement. Comme le chanteur chante pour le phonographe, le cabotin cabotine pour lui, mime ses drames et ses comédies. On n'a plus la peine de comprendre pour s'amuser. Beaucoup n'ont point d'oreille, tout le monde a des yeux. Seulement, nous ne retrouvons, au cinématographe, ni la psychologie des belles pièces, ni la grâce de nos écuyères".

Tout le monde ne partage pas heureusement ce point de vue rétrograde. En 1911, Henri Borgè-

## MAGIC CINÉMA

18, Rue Delambre, 18

### SPECTACLE DE FAMILLE

Vues inédites et Artistiques

REPRÉSENTATION TOUS LES SOIRS SAUF LE MERCREDI

Tous les Jendis programme entièrement renouvelé

ze, en précurseur de Jean Mitry, soutient que : "le succès de ce genre d'entreprise dépend de deux secrets : l'utilisation du décor vrai, et la possibilité du trucage des images photographiques. Tout n'est pas dit, d'ailleurs sur l'utilisation du joujou. Qu'on réussisse enfin, après tant d'essais infructueux, à lui donner la parole, et il constituera le spectacle complet devant lequel le théâtre risquera fort d'avoir à amener pavillon. La clientèle innombrable qui fréquente le cinéma voit que cette invention n'est pas ce qu'un vain peuple pense..."

## II) LE CINEMA ADOLESCENT (1919 - 1930)

Las ! La "clientèle innombrable" chère aux journalistes doit renoncer un temps à son "joujou". A partir du 28 mars 1918, date des premiers bombardements allemands et du début de l'exode de la population, les Amiénois sont privés de plaisirs cinématographiques. Dans un souci de décence, les music-halls sont interdits, le théâtre municipal fermé - sa façade a d'ailleurs été endommagée et il reste inutilisable jusqu'en 1921.

Le 16 février 1919 l'Omnia est la première salle de spectacles à rouvrir ses portes. 500 personnes ne peuvent trouver de place et doivent attendre la deuxième séance. En juillet, trois autres établissements reprennent leur activité et le succès est tel que, de deux projections par jour (14 h 30 et 19 h 30) on en vient à l'instauration dominicale d'un cinéma permanent - déjà ! - de 14 h. à 22 h.). C'est presque de la folie. Les cinémas de quartier qui font aussi office de café et de salle de bal, se mettent littéralement à foisonner. En sus des maisons d'avant guerre, apparaissent le *Paris - Ciné* place de la Neuville, le *Renaissance* 375 faubourg de Hem, le *Select*, 77



Le cinéma Excelsior, rue de Noyon

chaussée Périgord (actuellement Jules Ferry), près du dépôt des tramways ; le *Family*, 232 avenue Foy, juste à côté de la caserne, le *Saint-Honoré Ciné Pathé*, 167 rue Saint-Honoré. Dans le centre le *Little Aubert Palace*, rue Sire Firmin Leroux et le *Trianon*, au 11 boulevard d'Alsace-Lorraine, en face de la gare, complètent l'imposante liste.

Certes les magisters hostiles sont toujours présents au cours de l'immédiat après-guerre et continuent d'envoyer des ruades à un divertissement devenu à leurs yeux une vile amulette. Mais le cinéma est entré définitivement dans les moeurs. Bientôt les salles sont chauffées en hiver, ce qui ne va pas sans danger : l'*Eden* brûle, dans le quartier Saint-Maurice, en février 1925. Le *Select*, construction moderne, édiflée, selon sa documentation publicitaire, en matériaux incombustibles, est la proie des flammes en juin de la même année (un court-circuit serait à l'origine de cette seconde catastrophe, trop de fils s'entre-croisant sous le plancher). Il faut dire que les pouvoirs publics ne se préoccupent guère des conditions d'exploitation et les mesures de sécurité les plus élémentaires sont trop souvent négligées. Il faut attendre l'avènement du parlant pour connaître une véritable amélioration technique

des locaux. Auparavant le décor le plus courant était celui de salles enfumées et bruyantes, avec des allées et venues incessantes. Le vacarme était souvent tel qu'il empêchait les musiciens accompagnateurs de jouer. Il est vrai que le public vient avant tout voir les images et n'est guère sensible aux "orchestres symphoniques" ou "classiques" promis par la réclame. En réalité un pianiste, parfois secondé de deux ou trois violons, s'escriment et agacent les oreilles d'un auditoire peu patient pendant les trois heures et demi que dure, en moyenne, le programme.

Qu'est-ce qui déplace alors les foules ? Force est de constater que, pendant les "Années folles", la production américaine s'impose. Les Français s'obstinent en effet à tourner des adaptations théâtrales assez falotes, des films à épisodes qui ne sont que de pâles reflets des chefs d'oeuvre de Louis Feuillade. Ni Gaumont ni Pathé ne parviennent à lutter contre la suprématie hollywoodienne.

Pourtant, lorsque l'on consulte les programmes amiénois de 1920 à 1930, il n'est pas toujours aisé d'identifier la provenance géographique des pellicules. Dans la presse, seuls les titres sont annoncés à grand renfort de placards.

On trouve *Choeur sauvage*, grand drame en quatre parties; ou des *Barnabé en bombe*, fou rire, sans plus de précisions... Peu de vedettes sont nommées, excepté Charlot, souvent à l'affiche (*Charlot fait la noce* au Saint-Honoré en février 1921, *Charlot flûtiste* au Renaissance, en février 1924 ...) A la fin de la décennie on voit tout de même émerger Gloria Swanson, Rudolph Valentino, Douglas Fairbanks, Mary Pickford. La première véritable star tricolore régulièrement citée n'était autre que Maurice Chevalier, "inimitable fantaisiste" jouant "le mauvais garçon". Comme avant-guerre, le public semble peu se soucier des acteurs. La séance commune comprend quatre ou cinq parties où tous les genres sont mêlés : un documentaire souvent exotique (*Les Iles du Pacifique*, *les Pygmées*, *les rives du Mississipi*), un premier film, drame ou comédie, les actualités du Pathé Journal, quelques numéros de music-hall "en direct", un second film - diffusé, celui-là, par épisodes -. Le cinéroman ou ciné-feuilleton est bien sûr la garantie, pour les directeurs de salles, de sûres rentrées d'argent. Chaque *serial* (le mot est utilisé à l'époque) retient la clientèle des passionnés pendant une dizaine de semaines. De fabrication française, il permet en outre aux exploitants de ne pas être trop la proie des firmes américaines nouvellement installées à Paris, cherchant à leur imposer des contrats de programmation massive, véritables abonnements annuels qui les rendraient tout à fait dépendants.

Mais les gens finissent par se lasser ! Et il faut très vite passer au long métrage, la spécialité d'outre-Atlantique. Cela va d'ailleurs de pair avec une spécialisation des établissements. Les producteurs mettent en chantier deux versions d'un même film : l'une, réduite, pour les "grandes salles", l'autre à épisodes hebdomadaires, pour le pu-

blic des quartiers. Ainsi en février 1926, le *Droit d'aimer* avec R. Valentino passe en une seule fois au *Trianon*, mais en six parties au *Renaissance*. Des "films de prestige" tiennent l'affiche, que les faubourgs n'on jamais la chance de connaître. Si *l'Excelsior* projette *l'Inhumaine* de Marcel Lherbier, le *Miracle des Loups* de R. Bernard, *Napoléon* d'Abel Gance ou *Métropolis* de Fritz Lang, les petits cinémas périphériques continuent les affaires avec *Picott à la ferme*, *Kolodor a roulé le patron*, le *Sous-marin pirate* et autres fariboles du même ordre.

Les Américains proposent avant tous les autres de véritables héros : Tom Mix, Zorro, Robin des Bois... Le premier acteur qui a l'honneur d'avoir sa photo dans le *Progrès de la Somme*, n'est autre que le burlesque Harold Lloyd.

\* \* \* \* \*

Il faut attendre le 18 juillet 1930 pour voir à l'affiche le premier film parlant, distribué à Amiens. Il s'agit de la *Chanson de Paris*, film de Richard Wallace, avec Maurice Chevalier, projeté sur l'écran de *l'Excelsior*, le cinéma de la rue de Noyon.

Trois ans après New York, où avait été présenté au monde le *Chanteur de jazz*, la capitale picarde tournait la page sans doute la plus riche en émotions de l'histoire du nouveau spectacle, en passe d'être reconnu comme un septième art.

Le cinéma avait connu somme toute une enfance et une adolescence heureuse, sans véritable heurt. L'avenir était plus incertain. La désaffection - bien compréhensible - du public pour le muet et la mainmise des circuits commerciaux devaient aboutir à la fermeture de nombreuses salles, dès avant 1940, ne laissant la place qu'aux "beaux cinémas" du centre-ville.

#### Bibliographie :

Hervé CULTRU, *Amiens, "Belle Epoque", vie culturelle et artistique*, Encrage, Amiens, 1994.

Alain TROGNEUX, *Amiens entre deux guerres, fêtes, spectacles et distractions*, Encrage, Amiens, 1991.



Le cinéma Trianon, construit en 1920, face à la gare du Nord, où l'on projette en 1928 *Les Ailes* de W. A. Wellman, film sur les batailles aériennes de 14-18



*Le "Nouveau-Théâtre" dans l'entre-deux-guerres, façade et entrée en style art déco (photos HUTIN).*

